

LASZLO LAJTHA

(1892-1963)

Né à Budapest (Hongrie), le 30 juin 1892.

Les impressions qui ont le plus marqué son enfance et sa jeunesse sont: les séjours prolongés en Transylvanie et a musique française (XVIII^e siècle et Debussy).

Il termine ses classes de composition et de piano à l'Académie de Budapest en 1913.

Autorisé par l'Académie à passer la moitié de l'année à l'étranger, séjourne successivement à Leipzig, Genève, Paris. A Leipzig où il reste trois mois (1909), il se perfectionne dans le contrepoint et s'intéresse particulièrement à l'exécution des œuvres de J.-S. Bach à l'Église Saint-Thomas. Il se sent attiré par les pays latins, et de Leipzig, passe à Genève, antichambre de Paris.

Grâce à une recommandation auprès de Vincent d'Indy, professeur *honoris causa* de l'Académie de Budapest, il fait la connaissance de ce maître qui s'intéresse à ses compositions et dirige ses premiers pas dans la vie musicale de Paris. De 1910 à 1914, il passe chaque année six mois à Paris. Il s'imprègne de cette glorieuse époque (Debussy, Ravel, Strawinsky).

Ayant commencé dès 1910 à s'intéresser au Folklore musical, il prend au grand mouvement lancé par Béla Bartók. En 1913, il devient fonctionnaire du Musée Ethnographique de Budapest.

C'est également en 1913 que paraît sa première œuvre imprimée: *D'un cahier d'esquisses d'un musicien*. Ces pièces pour piano, dont le retentissement fut immédiatement très grand à Budapest et à Vienne, placent d'emblée leur jeune auteur dans l'élite des compositeurs d'avant-garde. Elles lui valent aussitôt la commande de deux autres œuvres pour piano, une sonate et des «contes» qui paraissent en 1914 et 1915. En 1921, Bartók écrira de ces débuts qu'ils furent d'une «hardiesse stupéfiante».

Sa carrière musicale et ses contacts avec la France sont interrompus par la première guerre mondiale. A la fin de 1919, il est nommé professeur de composition et de musique de chambre au Conservatoire National de Budapest.

Il remplace Bartok comme chef de la Section musicale du Musée ethnographique de Budapest.

L'exécution à Paris de son *Deuxième Quatuor à cordes* lui vaut, en 1928, une commande de Mme Coolidge, pour qui il écrit son *Troisième Quatuor* qui est joué dans le monde entier. A cette occasion, il rétablit avec Paris ses contacts artistiques et amicaux. Florent Schmitt est un des premiers critiques à «découvrir» dans les feuillets du *Temps*, ce jeune compositeur hongrois. Lajtha conserve une place de choix dans l'amitié du «Sanglier des Ardennes» pour qui il ne manque jamais une occasion de proclamer sa dette de respect et de gratitude.

En 1928, il devient membre de la Commission Internationale des Arts et Traditions Populaires, et en 1930, président de la Section Musicale de cette commission. A ce titre, il est un des experts permanents de l'Institut International de la Coopération Intellectuelle de la S. D. N. Remplace Bartók comme membre de la Commission des Arts et des Lettres de la S. D. N. Actuellement, il est toujours membre de l'Executive Board de l'International Folk Music Council à Londres.

En 1928, il conclut son premier contrat d'édition avec la Maison Leduc.

La période 1928-1939 traduit une ascension régulière du talent et de la réputation de Lajtha. Ses œuvres de musique de chambre sont jouées, entre autres, par la Société Triton. Les premières auditions de ses œuvres orchestrales sont données principalement à la Radiodiffusion Française. Il s'attache de plus en plus à la France et se fait de nombreux amis parmi les compositeurs (Ravel, Roussel, Ibert, Rivier, Barraud), les musicologues (Cœuroy, Schaeffner) les interprètes etc. Au terme de cette période féconde, il en vient tout naturellement à être considéré comme un des membres représentatifs de l'Ecole de Paris.

De nouveau ses contacts sont interrompus avec la France par la deuxième guerre mondiale. Toutefois, il reste en rapports constants avec les représentants diplomatiques et culturels de la France en Hongrie.

En hiver 1947, il peut enfin quitter la Hongrie et c'est à Paris qu'il se rend d'abord. C'est aussi de Paris qu'en automne 1948 il rentre en Hongrie.

En 1947-1948 il passe une année à Londres pour écrire la musique du film *Meurtre dans la cathédrale*, d'après l'œuvre de T. S. Eliot.

Il toujours maintenu ses rapports avec ses amis français et étrangers ainsi qu'avec la Maison Alphonse Leduc, devenue, depuis 1948, son éditeur général.

En 1955, il fut élu membre correspondant de l'Institut de France, Académie des Beaux Arts, en remplacement de Georges Enesco, décédé.

Il meurt à Budapest le 16 février 1963.

La vocation humaniste et musicale de Laszlo Lajtha naît dans le comtat d'Udvarhely, en Transylvanie, à quelques lieues de cette crête des Carpathes qui sert de ligne de partage entre les clochers romans et les bulbes byzantins. Ce séjour, élu, voilà dix siècles, par l'antique race sicule, est peut-être un des lieux du monde les plus riches en folklore musical : Lajtha n'oubliera jamais ces impressions de jeunesse. Il faudrait Romain Rolland, un des premiers à «découvrir» ce Hongrois de Marche frontière, pour célébrer dans sa musique la similarité de deux paysages : le domaine intérieur et sentimental, où se conjuguent tragique et sourire, émotion toujours délicate et parfois truculente verdure, et les contrées tant parcourues par l'infatigable ethnographe, leurs monts stériles ou touffus, leurs vaux riants.

C'est à Budapest, par 19 degrés seulement de longitude Est, que le jeune Lajtha fit ses études. A douze ans, il interprétait Couperin et Debussy. Adolescent, s'il mit à profit l'enseignement supérieur que lui offrait la capitale, il n'eut de cesse qu'il n'eut gagné 6 degrés supplémentaires de longitude vers l'ouest. Mais Lajtha sut en trois mois ce que Leipzig pouvait encore lui apprendre en matière de fugue et de contrepoint. Pour les peintres hongrois de sa génération, Munich était l'antichambre de Paris. Pour lui, ce fut Genève. Il atteignait en 1910 le méridien des méridiens. L'auteur de *Pelléas* avait encore huit ans à vivre.

Le voilà désormais fidèle à Paris et à son école. Ses escapades sont tout au plus des visites de voisinage. Si Lajtha se fait parfois Londonien, n'est-ce pas que Greenwich, en 1916, a officiellement remplacé Paris ? Fervent amateur d'équilibre, amant de toujours plus de liberté, on dirait qu'il cherche sans cesse à se placer au centre de gravité de l'univers. Et la Coopération Intellectuelle, puis l'UNESCO, de l'accueillir. C'est à Paris pourtant, à ses sociétés, à ses salons, à l'éditeur et aux amis qu'il y a trouvés, c'est au Paris français qu'il revient toujours. Il ne s'en éloigne vraiment que pour retourner au pays. Où qu'il soit, le robuste ouvrier bat monnaie : le métal est hongrois, la frappe française, le cours mondial.

D'«avant-garde», Lajtha le fut, et au premier rang, mais jusqu'à une certaine époque qu'on peut *grosso modo* identifier avec les approches du deuxième conflit mondial. A cet égard, son évolution rappelle celle de Bartók : tout en thésaurisant les résultats essentiels de ses multiples expériences, il finit par accéder à une conception très épurée de son art, éloignée de tout baroque, exprimant de mieux en mieux les grands et simples problèmes de son époque, de sa patrie et de son *moi*. Lors de son premier voyage à Paris après la guerre, en 1946, comme on lui demandait, au micro de la Radiodiffusion Française, à quoi il avait employé son temps depuis 1938, il répondit: «A la recherche de la beauté perdue». Il aurait pu ajouter: et de la vérité.

Où retrouve chez l'ethnographe ce même souci de synthèse du général et du particulier. Folkloriste ardent, il veille avant tout à ne pas tomber dans un particularisme qui aurait pour effet de briser ce dernier langage universel qu'est la musique.

Lajtha vise à la netteté des lignes (Fouquet fait partie de ses peintres préférés), à la transparence de l'orchestration, à l'ampleur de la ligne mélodique, à la solidité de la structure, mais sans nuire à l'élan et à l'accent dramatiques. Ce métier étonnamment sûr, mis au service d'une richesse d'inspiration qui font de ses œuvres un jaillissement continu de musique, ont placé Lajtha au tout premier plan des compositeurs de notre siècle.

Quelques œuvres – A Paris chez Alphonse Leduc, Éditions Musicales. 1961.
175, rue Saint-Honoré.